



Épurées et essentielles, les œuvres de Marie-Noëlle Leppens puisent aux sources de l'archétype. Qu'elle s'inspire du bouclier, de l'outil ou de l'architecture, la céramiste recherche la forme première, celle qui est gravée dans la mémoire collective et reconnue par tous comme le prototype à l'origine des différentes déclinaisons stylistiques. Pour réussir à extraire ces silhouettes primordiales, elle parcourt les textes afin d'y déceler la signification, la symbolique de chacun de ces objets dont elle va s'approprier. Dans ses dernières réalisations, on reconnaît la maison, austère et dépouillée. Elle est parfois surmontée d'un toit ou percée d'un semblant de fenêtre. Libérées de tout détail anecdotique, ces formes gardent cet essentiel qui les rend reconnaissables en tant qu'architectures. Mais leur apparence et leur taille, les rapproche à l'élément primaire du bâti, la brique. Comme dans la série des outils, Marie-Noëlle Leppens confère à ces sculptures un sentiment d'équilibre précaire, en désaxant légèrement leur centre. On les perçoit à la fois ancrées et instables, régies par une géométrie fluide et dynamique, dans un mouvement léger de torsion qui décale les parallèles, dévie les droites de leur lancée et atténue la rigueur mathématique de la construction symétrique. L'artiste brouille les pistes également dans le rendu des matières, par une alchimie savante et hasardeuse à la fois, qui fait hésiter entre la pierre, la terre ou le métal. Dans une série réalisée en résonance avec les pièces de bois de Mireille Fulpius, elle avait déjoué la nature à nouveau, en proposant des objets portant des traces ligneuses, comme des blocs tronçonnés, formes et matières semblant vouloir se dissocier de leur destination première, pour forcer les limites de la physique. Avec élégance, elle joue avec nos sens, notre imaginaire, avec notre mémoire aussi, par son refus de complaisance dans l'esthétique de l'épure et en distillant, dans ses sculptures de grès, des interférences subtiles qui griffent la surface et éraillent les lignes, comme dans les images fragiles du souvenir.

Nicole Kunz - historienne de l'art – janvier 2015